

1981	Source : <i>Points critiques</i> N° 8 - juillet 1981
-------------	--

Sur la tombe d'un ami.

En souvenir de Naïm Khader

Marcel Liebman

C'était une amitié politique. C'était un camarade et un ami. La politique, une certaine politique, une certaine conception de la politique, était le point de départ et l'axe de cette amitié. La politique comme engagement en faveur d'une option fondamentale et que l'on croit fondamentalement juste. Une conception de la politique qui permet des désaccords - et pas seulement sur des détails - enregistrés, acceptés, discutés, jamais tenus pour négligeables mais jamais non plus pour hérétiques.

Je me souviens de quelques débats publics où Naïm et moi à partir de cette conviction commune qu'il fallait rendre au peuple palestinien ses droits nationaux, exprimions nos divergences sur tel ou tel aspect de la question du Moyen-Orient. Je n'attendais pas de lui une totale approbation de mes points de vue. Il n'attendait pas de moi un soutien inconditionnel de la politique de l'OLP. Je savais qu'en cas de désaccord, il ne jugerait pas utile, pour des raisons de pure opportunité, de faire comme si ce désaccord n'existait pas. Et il savait que, moi non plus, je ne crois pas, en pareille circonstance, à la sacro-sainte règle du silence.

Une amitié politique avec la politique, l'engagement politique comme axe et l'estime la plus totale, la chaleur la plus spontanée comme contenu. Et une confiance réciproque que rien n'est jamais venu altérer. Surtout pas la « question juive ». Je l'ai dit ailleurs et Il est bon que je le répète pour les lecteurs de *Points critiques* : nous n'avons jamais fait Naïm et moi, comme si je n'étais pas Juif. Ce n'était pas une « carte » qu'il fallait jouer mais une situation qu'il fallait prendre en compte. Chaque fois qu'il abordait les Juifs, en tant que tels et les groupes juifs, de la périphérie de la « Communauté » ou d'ailleurs, j'étais à ses côtés et sans doute notre collaboration ne se limitait pas à cela. Mais dans ces circonstances, plus qu'en aucune autre occasion, je l'ai admiré et je l'ai aimé. Tant de patience et tant de calme, tant de sérénité devant les attaques ; tant d'obstination malgré la surdité totale ou sélective. Voulez-vous un exemple ?

Le « Jeune Barreau » avait organisé un débat entre le président du CCOJB (Comité de coordination des organisations juives de Belgique) et moi-même sur les perspectives de paix israélo-arabe. Naïm Khader était parmi les auditeurs, prêt à intervenir dans le débat. Il intervint en effet expliquant, avec une parfaite clarté, que, dans son esprit, la « Palestine laïque et démocratique », but ultime dont il poursuivait la réalisation, ne serait possible que moyennant l'accord (éventuel) des Israéliens. En attendant, cet accord (éventuel), deux Etats - Israël et Palestine - coexisteraient pacifiquement. Aussitôt, le président du CCOJB s'employa à dénigrer cette déclaration conciliante. Vieux routier du barreau, il fit aussi de son mieux pour dresser l'auditoire contre le représentant de l'OLP. C'était le Xe incident du genre. Chaque fois, Naïm Khader se heurtait à la même arrogance : des gens jugeaient dérisoires les concessions, pourtant réelles, faites par des Palestiniens alors qu'eux-mêmes n'étaient disposés à en faire aucune. Ce soir-là, Naïm et moi avons éprouvé un sentiment de dégoût et d'impuissance. Mais, le lendemain, il recommençait à plaider sa cause, avec autant de passion sereine et de patience. Rien ne le démontait et jamais il n'était tenté par les pièges du fanatisme. A chaque attentat terroriste et même lorsque l'Organisation de Libération de la Palestine manifestait sa désapprobation, des milieux officiels de la Communauté juive s'élevait la sempiternelle exigence : « Fermez le bureau de l'OLP ! », un bureau que Naïm Khader avait mis tant d'obstination à créer et dont il faisait un lieu de négociations et aussi de *dialogue*.

C'est précisément le dialogue que l'on refusait ici et en Israël où gouvernement et opposition, désastreusement unis sur cette question majeure, s'entendaient et s'entendent pour signifier un « non » méprisant à l'Etat palestinien et à l'OLP stupidement et scandaleusement qualifiée de nazi. Cette haine dirigée contre lui et contre ses camarades ne le découragea jamais et n'affecta jamais sa volonté de dialoguer avec les Juifs. Jamais je n'ai lu sous sa plume ni entendu dans sa bouche une phrase ou un mot qui ait révélé la moindre trace - je dis bien la moindre trace - d'hostilité envers ces Juifs dont les représentants communautaires, presque sans exception, le couvraient de sarcasmes et d'invectives.

Je le dis en toute franchise : si, dans de tels moments, il s'était laissé aller à quelque écart de langage, je n'aurais pu lui en vouloir. Mais comme j'étais heureux de n'avoir jamais dû faire la preuve d'une telle compréhension. Naïm était un nationaliste. Mais son progressisme et son intelligence l'ont toujours mis à l'abri des excès qui guettent inévitablement les combattants des luttes nationales. Et si les exilés sont, eux aussi, tentés par l'extrémisme verbal, Naïm n'était pas un exilé comme les autres. Personnellement, il ne cédait jamais à un tel extrémisme et combien de fois je l'ai vu résister à celui de certains alliés trop zélés, si compromettants pour la cause qu'il défendait.

De ce point de vue et à quelques égards encore, Naïm était un modèle. Avec une douloureuse certitude, je peux dire que cet homme nous manquera cruellement à nous qui, envers et contre tout, essayons, modestement, patiemment, inlassablement, de rapprocher Juifs et Arabes progressistes, Israéliens et Palestiniens de bonne volonté. Voilà pour l'homme public. Pour l'ami, je n'ajouterai rien qui viole la pudeur que, à tort ou à raison, on impose à ses sentiments. Sinon que sa disparition crée un vide et creuse un trou que rien ni personne ne combleront jamais.

Non, jamais.